

Nouveautés

Numéro 37, mars 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51584ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1980). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (37), 6–12.

PÉDAGOGIE

L'orthographe à l'école

Eveline CHARMEUX
CEDIC, Paris, 1979, 173 p.

Un livre ambitieux dans ses visées, mais absolument pas décevant. Eveline Charmeux réussit en effet à y définir ce qu'est l'orthographe, à la situer dans ses divers contextes, à en décrire le fonctionnement actuel, à en définir les objectifs pédagogiques, à tracer les grandes lignes d'une stratégie d'appropriation par l'enfant et à soumettre des exemples concrets d'activités.

Ainsi, les lecteurs à la recherche du « comment enseigner » débiteront l'ouvrage à la page 133 pour découvrir une belle collection de moyens, pas tous originaux, mais tous intéressants. Les lecteurs en quête du « pourquoi » plongeront dans la lecture des six premiers chapitres émaillés de critiques mordantes, de remarques pertinentes appuyées par une analyse bien documentée, mais parfois trop brève. Vous vous en doutez probablement : on y parle de la dictée (je vous laisse deviner les commentaires), de l'évaluation (c'est à la mode), de l'objectivation (nous n'apprenons rien de plus sur ce terme). Le tout est écrit dans un langage simple et de lecture facile. Bref, un livre à lire.

[Pierre ACHIM]

Récit écrit — Récit filmique

Francis VANOYE
CEDIC, Coll. textes et non textes, 1979, 223 p.

Francis Vanoye annonce dès son avant-propos que la classe de français peut apparaître comme le lieu privilégié d'étude des films. Selon l'auteur, l'enseignant de français ne saurait aujourd'hui se cantonner à l'étude de la langue et des belles-lettres mais devrait étendre son champ d'investigation aux divers langages de communication. Si l'on songe que la formation des enseignants de français quant aux langages de ces divers moyens de communication que sont le cinéma et la télévision est nettement insuffisante voire inexistante, on ne peut que saluer la publication d'un ouvrage qui tente tout en marquant leurs différences de rapprocher les récits écrits que sont les romans ou les nouvelles littéraires des récits filmiques. Son

ouvrage, tout en offrant une excellente synthèse des diverses approches structurales du récit, se veut essentiellement pratique.

Chaque partie présente un aspect du récit étudiant en parallèle son traitement dans le récit écrit et dans le récit filmique. Cette présentation est suivie de suggestions d'activités que le maître peut faire réaliser à ses élèves.

Certains chapitres comme « le titre », « le narré et dialogué », « la description », « le personnage », « temporalité » sont très accessibles et les activités proposées peuvent être directement utilisables. D'autres, comme « le récit en livre », « le récit en film » ou « point de vue, perspectives narratives, focalisations » mériteraient les lectures complémentaires suggérées par l'excellente bibliographie.

Lorsqu'on songe au temps considérable que passent les enseignants et leurs élèves devant le petit ou le grand écran, il apparaît indispensable que l'école prépare davantage ces derniers à mieux lire les divers récits filmiques que nous offrent les médias. Si le professeur de français n'est pas prêt à devenir « professeur de cinéma », l'ouvrage de Francis Vanoye peut au moins lui faire déjà découvrir qu'il peut exister des rapports entre l'apprentissage de la lecture de récits écrits et la « lecture » de récits filmiques. C'est là tout son mérite.

[James ROUSSELLE]

Le français parlé, études sociolinguistiques

Linguistic Research Inc.,
Edmonton, 1979, 169 p.

Ce petit volume très dense intéressera tous ceux et celles qui sont curieux de savoir ce qui expliquerait « sociologiquement » certains phénomènes comme le changement de la prononciation du R dans la région de Montréal, les variantes « Qu'est-ce que » et « Qu'osque » chez les Montréalais, l'image socio-culturelle qu'on peut attacher au respect des normes de liaisons, etc. Le dernier article traite brièvement de la norme et du jocal : on y rappelle encore clairement que les variétés de langue constituent non seulement un phénomène linguistique mais aussi un phénomène social, lequel est évidemment chargé de valeurs qui servent, heureusement ou non, à une hiérarchisation des êtres humains. Le volume est le résultat d'un colloque tenu à l'Université du Québec à Montréal en 1978.

[Jean-Guy MILOT]

Silence, on parle, Introduction à la sémiotique

Jurgen PESOT
Montréal, Guérin, Coll. Langue et société, 1979, 156 p.

L'auteur, dans un style qui tient de la conversation soutenue, palabre agréablement sur ce qu'il faudrait probablement entendre par « sémiotique ». Est-ce la science de tout ce qui est signe ? de tout ce qui a une signification ? de tout ce qui constitue, sous une forme ou une autre, une communication ? Les faits de culture ne sont-ils pas des signes collectifs ? etc. On lit avec plaisir la classification de « bruits et de brouillages » accidentels et voulus : ces réflexions constituent un excellent moyen de mettre en évidence le rôle du signe dans toute communication. Les passages sur Pierce, Saussure et Jakobson soulignent combien les sémioticiens reconnaissent la complexité du réel que sont les signes. L'auteur met constamment son lecteur en attente et il en est conscient. Le volume permet au lecteur d'élargir ses référents sur la question des signes et de la communication. À lui de poursuivre.

[Jean-Guy MILOT]

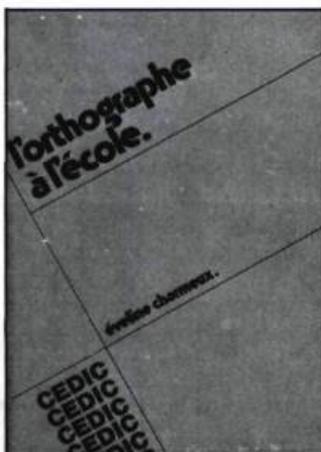
Votre enfant apprend à parler

Jean RONDAL
Pierre Mardaga, 104 p.

Ce livre vient combler le besoin d'un texte français qui traite de l'évolution du langage chez l'enfant dans des perspectives qui tiennent compte des plus récentes contributions des disciplines scientifiques qui se consacrent à cette question. La période d'évolution du langage étudiée s'étend de 0 à 10 ans. Une place importante est accordée au développement de la structure des phrases, ce qui permet à l'auteur de bien montrer l'activité de reconstruction que fait l'enfant dans l'apprentissage de sa langue. Le livre prend soin de présenter l'évolution du langage en rapport avec l'apprentissage de la communication. Mais l'évolution des habiletés à la communication est traitée de façon un peu allusive car c'est avant tout un livre sur l'acquisition de la langue maternelle dans ses aspects formels.

Ce n'est pas un document à caractère strictement académique. Il est écrit pour des éducateurs et des parents à qui sont donnés de nombreuses pistes d'observation de l'état de la langue chez l'enfant à différents âges et

NOUVEAUTÉS



de multiples conseils pour une interaction verbale optimale pour le développement de la langue de l'enfant.

[Michel PAGÉ]

Le projet éducatif

Claude PAQUETTE,
Éditions NHP, Victoriaville, 1979, 171 p.

Cet ouvrage veut susciter à la fois la réflexion et l'action. L'auteur, Claude Paquette, nous décrit le cheminement d'un projet éducatif. Dans le premier chapitre, il définit le projet éducatif et établit des critères permettant de voir en quoi un projet éducatif peut être conçu comme un développement ayant un sens et une orientation. Il précise que cette dimension du développement et du sens à lui donner constitue l'idée-maîtresse qui sous-tend tout projet à caractère éducatif.

Dans les chapitres suivants, il démontre qu'il est très important d'articuler une démarche cyclique de développement d'un projet. Cette démarche comprendrait trois phases principales : l'émergence, le développement et le maintien d'un projet. Il insiste beaucoup sur le fait qu'un projet ne peut se vivre sans l'adhésion pleine et entière des différents partenaires. Cette participation est, selon l'auteur, rarement spontanée et continue. Il faut, ajoute-t-il, sans cesse créer et recréer des mécanismes pour favoriser l'essor et le maintien d'un projet : mécanismes d'information, de consultation, de gestion, de recherche, d'évaluation, de confiance dans les structures de participation établies pour le projet. Plus ces structures de travail seront horizontales, plus le projet aura de chances de se réaliser de façon cohérente et progressive.

Dans le cinquième chapitre, l'auteur situe et analyse une expérience pédagogique et sociale. Il décrit le projet de l'école Les Hauteurs à Saint-Hippolyte. C'est une description détaillée du cheminement d'un projet éducatif, né des besoins d'un milieu spécifique et actualisé par des enseignants, un directeur, des parents, une commission scolaire. C'est, à mon sens, un modèle qu'il ne faudra certes pas copier mais qui peut inspirer ceux et celles qui veulent contribuer à l'évolution sociale de leur communauté et développer de nouvelles attitudes et de nouvelles habiletés chez les enfants et chez les citoyens.

Ce livre constitue, avec ceux qui l'ont précédé, une source de renseignements

pratiques, un guide de réflexion, un instrument d'organisation pour ceux et celles qui souhaitent voir se concrétiser l'idée d'un projet éducatif dans leur milieu de travail.

[Aline DESROCHERS BRAZEAU]

DICTIONNAIRE

Dictionnaire des locutions idiomatiques françaises

Bruno LAFLEUR
Éditions du Renouveau pédagogique, Montréal, 1979, 669 p.

N'allez pas vous mettre martel en tête parce que j'ai lu ce dictionnaire tout d'une traite, pendant la période des Fêtes, alors que d'autres faisaient bombance, cultivaient la vigne du Seigneur, se rinçaient la dalle, faisaient la tournée des grands-ducs, avaient la gueule de bois ou mal aux cheveux, ou, tout simplement, filaient le parfait bonheur ou vivaient d'amour et d'eau fraîche en galante compagnie, aux bras d'une femme fatale ou d'un beau brin de fille à la taille de guêpe, ou d'une dame de petite vertu qui n'entend pas coiffer Sainte-Catherine et à qui on ne donnerait pas le bon Dieu sans confession comme à une sainte nitouche ou à un bas bleu. Je ne suis pas un bourreau de travail, je n'ai perdu ni la boussole, ni le Nord. Je n'ai que donné un coup de collier quand ce dictionnaire m'est arrivé, comme mars en carême, un soir, au coin du feu. J'y suis entré comme dans du beurre. Je ne pourrai toutefois pas vider mon carquois. Bien au contraire, je dois tirer mon chapeau à l'auteur qui, sans travailler du chapeau, a mis douze ans à préparer son dictionnaire.

On y trouve, vous vous en doutez bien, je ne sais combien de locutions idiomatiques françaises (d'autres les appellent gallicismes, idiotismes ou clichés) usuelles, avec leur signification, leur origine, une mise en situation ou court texte du cru de l'auteur, mettant la locution en vedette, et un exemple littéraire illustrant le texte fabriqué.

Sans vouloir chercher noise à l'auteur, ni me faire l'avocat du diable, ni prêcher pour ma paroisse, j'aurais aimé que l'auteur saisisse l'occasion par les cheveux de faire connaître aux étrangers nos écrivains, nos linguistes, nos journalistes qui, eux aussi, — et cela saute aux yeux, quand on les lit, — ont employé les mêmes expressions. Ils ne sont pas nés d'hier et ne sont pas quantité

négligeable, surtout depuis le Goncourt... Pas besoin de faire de dessin. Plusieurs d'entre eux, — et c'est un secret de polichinelle, — feraient bon ménage avec les auteurs français. Personne n'aurait accusé M. Lafleur de crime de lèse-majesté!

Quoi qu'il en soit, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour consulter ce dictionnaire qui fera grand bruit dans Landerneau et dans toute la francophonie. Peut-être, dans une deuxième édition, l'auteur pourra retenir quelques expressions bien de chez nous, telles « cirer ses bottes », qui vaut bien l'expression « casser sa pipe », « plein comme un œuf », « battre la vieille année », « prendre un coup », et j'en passe et des meilleures. Je lui tends donc la perche en espérant que ma proposition ne restera pas lettre morte. Je ne demande pas la lune. Et j'en aurai alors pour mon argent. À bon entendre, salut!

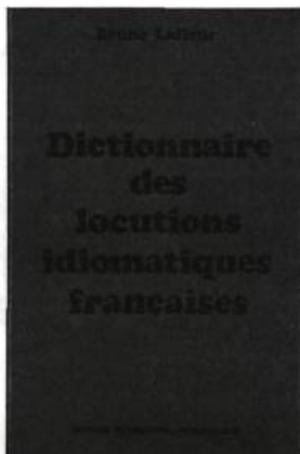
[Aurélien BOIVIN]

ROMANS

Race de monde

Victor-Lévy BEAULIEU
VLB éditeur, Montréal, 1979, 206 p. (\$8.95).

Sans avoir suivi la série télévisée, j'ai lu avec intérêt et avec un esprit neuf la « nouvelle version » de *Race de monde* de Victor-Lévy Beaulieu. Ce roman, comme on le sait, est le premier d'une série de dix (dont cinq ont déjà paru) constituant « La vraie saga des Beauchemin », selon le titre général donné par l'auteur. On y assiste au « règne de la mouvante pauvreté » (p. 22), où la crasse se dispute avec la misère, où les rêves de chacun des membres du clan Beauchemin sont anéantis, empêchés ou compromis, par une brutale fatalité alliée aux impérieuses nécessités du quotidien. Deux personnages surtout sont mis en vedette dans ce premier volet : Steven, le poète un peu illuminé, qui rêve d'écrire des romans, et Abel le romancier, dévoyé et cynique, mais à la perversité de surface, qui s'interroge constamment sur la fonction fondamentale qu'il exerce, celle de créateur de mots. S'il est vrai que Steven lui reproche son « langage ordurier » et sa « trivialité » (p. 70), il se défend d'y mettre une complaisance gratuite. Aussi utilise-t-il le jeu de mots, le calembour, « le dernier rempart protégeant de l'abrutissement », « mélange de vulgarité, de ridicule, de mysticisme et de



NOUVEAUTÉS

fatalisme» (p. 66-67). Comprise de cette façon, l'obsession scatologique d'Abel se justifie, car il n'accepte pas son milieu et la vie diminuée qu'il propose, cet «écœurement» quotidien véhiculé par des mass media pourris.

Victor-Lévy Beaulieu nous fait part ici, avec un peu d'amertume et de dégoût, à travers des pages volontairement obscènes, de l'inquiétude du Québécois démuné devant des conditions de vie souvent inacceptables. La puissance de souffle de l'auteur compense (?) pour la vulgarité charriée par les mots et pour le manque de pudeur qui marque cet étalage spontané de laideurs et de misères. Il faut relire Victor-Lévy Beaulieu sans oublier ces coordonnées.

[Gilles DORION]

Pélagie-La-Charrette

Antonine MAILLET

Leméac, Montréal, 1979, 351 p.

Antonine Maillet vient d'obtenir le prix Goncourt pour son roman *Pélagie-la-Charrette*. C'est en soi un événement à souligner. La réussite d'Antonine Maillet n'est pas seulement d'avoir su dire en trois cent cinquante pages les malheurs et les joies d'un peuple éparpillé qui traverse en charrette l'Amérique de la Georgie à Grand' Prée pour rentrer au pays après le «Grand dérangement» et quinze ans d'exil. C'est surtout de l'avoir fait avec une vigueur et un art qui inspirent tout lecteur. Ce roman ne vient pas ajouter une coloration nouvelle, quelques personnages oubliés ou un exotisme gratuit à une œuvre déjà importante. Il est, en quelque sorte, à l'origine même de cette œuvre, comme si l'auteur en même temps que ses personnages faisait un trajet essentiel au cœur de son passé et de lui-même, renouant avec toutes les Pélagies et les Bélonies, «car sans ces conteux et défricheteux de Bélonie, fils de Bélonie, l'Histoire aurait trépassé à chaque tournant de siècle» (p. 11). L'auteur remonte plus loin encore, en passant par les géants de Rabelais jusqu'au souffle des grandes gestes épiques.

Les Pélagie, Bélonie, Pierre à Pitre, Céline, P'tite Goule, Beausoleil-Broussard sont des personnages à la mesure des héros légendaires. Avec eux, Antonine Maillet et son roman entrent dans l'Histoire par la grande porte.

[Maurice ÉMOND]

Le Pique-nique sur l'Acropole

Louky BERSIANIK

VLB éditeur, Montréal, 1979, 238 p. (\$10.95).

Parodiant *le Banquet* de Platon, Louky Bersianik invite des femmes à un pique-nique nocturne sur l'Acropole. Au fil des dialogues, les participantes, venues d'un peu partout et même du passé, font le procès de la civilisation patriarcale et revendiquent leur droit à l'amour et au plaisir sous toutes ses formes. Aphélie entonne un hymne à la masturbation et décrit les doux soins qu'elle prodigue à son «clitorivage». Édith fait l'éloge des amours saphiques en empruntant ses arguments aux plus enragées des féministes. Epsilon, de son côté, essaie de faire la part des choses et montre l'émergence d'une nouvelle mentalité chez les hommes.

Vive et spirituelle, la plume de Louky Bersianik sait se faire sarcastique (avec Lacan et ses disciples comme cibles préférées) ou philosophe, avec de très belles pages sur les sens et leur hiérarchie. Comme dans *l'Euguelionne*, l'auteur sait appeler avec humour et intelligence à une nouvelle alliance entre l'homme et la femme, à une compréhension plus large fondée sur une meilleure connaissance mutuelle et le rejet des vieux stéréotypes.

Le plaisir que l'on prend à la lecture de ce livre n'est certes pas étranger au remarquable travail d'édition accompli par VLB. Les illustrations de Jean Letarte sont très belles et les jeux de trames et de typographie font de ces dialogues une sorte de vitrail où l'œil se promène avec ravissement.

[Christian VANDENDORPE]

Substance mort

Philip K. DICK

Denôël, coll. Présence du futur, 1978, 297 p.

Jerry Fabin se drogue à la substance «M» et, dans l'univers de drogués où il évolue, il est à la fois chasseur et gibier. Le cerveau complètement détruit, il finira ses jours à l'emploi du réseau de trafiquants dont il devait remonter la filière.

Ce livre, que l'auteur dédie à tous ses amis victimes de la drogue constitue un témoignage et un acte d'accusation. Philip K. Dick, un des leaders de la contre-culture californienne, marque ici sa rupture, nette et amère, avec les rêves fous qu'avaient suscités les drogues psychédéliques.

[Christian VANDENDORPE]

Terminus

Jean-Marie POUPART

Leméac, Montréal, 1979, 296 p.

Vincent Lemire, professeur de littérature au collégial, est mandaté par les éditions du Losange afin de donner son appréciation sur un manuscrit intitulé «Terminus», écrit par Gabriel-Denis Picard et augmenté d'une postface de Jean-Marie Poupart. *Terminus* reproduit le texte original de «Terminus», tout en relatant les faits et les dits de la lecture de Vincent Lemire. Pour sa part, «Terminus» de Gabriel-Denis Picard dont l'authenticité semble mise en doute, est un récit autobiographique écrit entre le 19 et le 26 mai d'une année non précisée, dans lequel l'écrivain nous raconte avec maints détails son enfance et sa venue à l'écriture.

Ces deux récits entremêlés et portant le même titre (*Terminus*) n'ont à offrir au lecteur qu'un résultat d'une recherche de nouvelles formes romanesques entreprise il y a bientôt douze ans par Jean-Marie Poupart.

Le fond est évidé tandis que le message s'inscrit dans la forme même du récit; texte «macLuhannien» par excellence puisque le message, c'est le médium. «Terminus. Tout le monde descend. Évidemment», y sommes-nous déjà montés?

[Roger CHAMBERLAND]

Les Jardins secrets

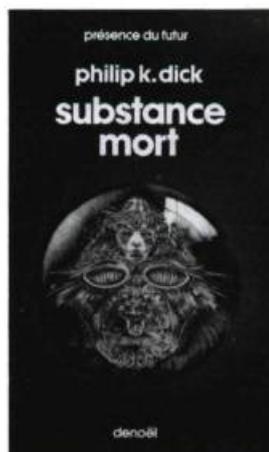
Normand ROUSSEAU

Pierre Tisseyre, Montréal, 1979, 254 p.

Lauréat du prix Esso du Cercle du livre de France 1979, Normand Rousseau, à qui on doit aussi *À l'ombre des tableaux noirs* (prix Jean Béraud-Molson, 1977), *la Tourbière* (1975) et *les Pantins* (1973), poursuit, avec *les Jardins secrets*, son étude de la famille et d'une certaine société québécoise, malade, monstrueuse même. Il y aborde des thèmes à lui familiers: l'impuissance sexuelle, l'impossibilité d'aimer, la haine, la révolte, la mort...

Les Jardins secrets, c'est d'abord le journal intime, bien imaginé et bien écrit, d'un adolescent de secondaire V, surdoué intellectuellement mais défavorisé physiquement et mentalement, névrosé et obsédé. Dans sa chambre qu'il a aménagée en véritable bunker, Gontran Gauthier lit Kafka, qu'un ami lui a fait découvrir en même temps que l'érotisme, et rêve de domination, de puissance. Mais, incapable d'aimer et d'être aimé, déçu sexuellement, il choisit la violence: il tuera, comme il l'avait écrit fièrement à la

NOUVEAUTÉS



première page de son journal, un 13 juin, et se tuera après avoir été refusé dans l'armée où il espérait montrer un jour qu'il était un être supérieur en poussant les autres à tuer.

Parallèlement à ce drame humain d'un jeune homme mal intégré à son milieu scolaire, incompris et rejeté par ses proches, se déroule une histoire policière, moins bien réussie, à mon avis, moins vraie aussi, au cours de laquelle un inspecteur au seuil de la retraite joue à la vedette en tentant de découvrir, entre deux pages de journal, le meurtrier d'une jeune fille, amie de Gontran, trouvée assassinée, peu après le suicide du jeune homme. Enquête quelque peu décevante qui se termine d'ailleurs par un coup de théâtre qui sent le procédé.

C'est un roman tout de même intéressant que *les Jardins secrets* qu'il faut lire pour l'analyse du comportement du héros.

[Aurélien BOIVIN]

La sablière

Claude JASMIN

Robert Laffont/Leméac, Paris/Montréal, 1979, 212 p.

Les premières pages du dernier-né de Claude Jasmin, *la Sablière*, rebutent un peu par leur style haché, aux phrases brèves, aux constructions douteuses (le correcteur a mal fait son devoir...). Malgré ces débuts hésitants, on entre bientôt dans l'histoire, — c'est le cas de le dire!, — une histoire où deux garçons de dix et quinze ans jouent à la guerre à la faveur de reconstitutions historiques inspirées par une encyclopédie populaire obtenue au moyen de dessus de boîtes de Corn Flakes! Le plus âgé, Clovis, qui passe sans doute ses dernières vacances d'été au chalet de ses parents, farcit la tête de son jeune frère Mario, dont les déficiences mentales s'accroissent, aux dires des médecins, de balivernes tirées de son imagination délirante et de son goût effréné de l'histoire. Un bref séjour à l'hôpital mûrit soudainement Clovis et lui fait découvrir l'amour. Son enfance abolie, il lui faut continuer de protéger Mario, que l'on vient de placer dans un orphelinat et qui s'enfuit à l'occasion d'un incendie. Une absurde tentative pour mettre fin à la vie de Mario tourne heureusement pour le mieux grâce à l'intervention céleste (!) d'un *deus ex machina*: un père cistercien arrache providentiellement l'enfant à la mort du haut de sa « machine », une moto antique et pétaradante, dont il se sert pour cueillir des champignons et des

simples dans la forêt d'Oka. L'enfant, recueilli par les « bons pères », voit son avenir assuré.

Il y a bien quelques longueurs dans ce roman, mais l'auteur a su doser aventures et émotion pour tenir le lecteur en haleine et en même temps le toucher. Comme dans *le Bonhomme Sept-Heures* de Louis Caron, un pseudo-pouvoir est confié à des enfants, qui viennent tout près de prendre les décisions auxquelles les adultes auraient dû songer. Leur intervention, encore une fois, leur sauvera la face.

[Gilles DORION]

Un tourment extrême

Gilbert CHOQUETTE

La Presse, coll. Romans d'aujourd'hui, Montréal, 1979, 215 p.

Contrairement à ce que j'avais cru possible à la suite de *la Mort au verger*, Gilbert Choquette n'a pas sensiblement modifié sa trajectoire romanesque: ses personnages, depuis *l'Interrogation*, *l'Apprentissage* et *la Défaillance*, continuent à être tiraillés entre la chair et l'esprit, entre le matériel et le spirituel. Dans *Un tourment extrême* (remarquer la dynamique des titres!), Quentin Géricault, tourmenté par la Vérité et la Beauté, place sa vie sous le signe de l'Esprit, dont il se fait le serviteur. Héritier spirituel d'un père sévère, intransigeant et juste, il tente de réaliser une carrière dans l'enseignement de la littérature au cégep Sainte-Croix. Son rêve d'Absolu se heurte à la beauté physique d'une Véronique qu'il prend bientôt sous son aile et qu'il entoure de mille petites faveurs, en un mot, qu'il « chouchoute ». Les cancons et les ragots, ajoutés à des rencontres mystérieuses avec les esprits du Mal, finissent par ternir sa réputation et par le perdre. La lutte s'achève par le triomphe du Malin, semble-t-il, quand un suppôt de Satan le poignarde sur le lit de l'hôpital psychiatrique où il a été interné.

Fidèle à lui-même, Choquette propose de nouveau à la réflexion le problème métaphysique du bonheur et du salut. Les notes qu'il jette dans son cahier noir (imitation à peine voilée du Jacques Thibault de Roger Martin du Gard) révèlent et accentuent ses préoccupations, surtout dans le récit « Un tourment extrême », dont il livre le canevas. L'incompréhension du milieu et l'œuvre insidieuse de l'esprit du mal sont rendus avec une intensité et une progression remarquables. En cela il est aidé par un style net, sans bavures. Il importe toutefois de noter un fait inhabituel chez Gilbert Choquette: la

présence de l'auteur. Son texte est, en effet, parsemé d'interventions parfois sceptiques, parfois légèrement sarcastiques ou désabusées, et même, assez curieusement, d'interpellations directes au lecteur. Serait-ce là la marque d'un romancier qui voudrait davantage s'impliquer dans le réel?

[Gilles DORION]

Mosé (ou le lézard qui pleurait)

Inès CAGNATI

Denoël, 1979, 230 p.

Un vieillard dans un hospice, sur un banc sans soleil. Il parle à une vieille qui, peut-être, l'écoute. Et sa vie lentement défile: l'enfance à l'orphelinat, le mariage, la vie paysanne sur une terre dure et ingrate, l'isolement de l'exilé. Ce long monologue, qu'aucune intervention ne vient troubler, est à l'image des échecs antérieurs que Mosé a connus dans ses tentatives pour établir une communication. Inès Cagnati a trouvé un ton juste pour rendre cette longue parole de solitaire: la phrase est simple, extrêmement dépouillée et se prête admirablement à la passion contenue de ce vieux paysan. Bref, une voix que l'on n'oubliera pas.

[Christian VANDENDORPE]

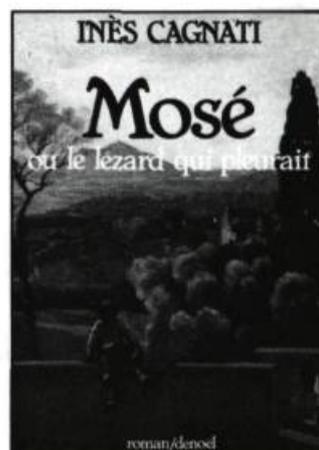
THÉÂTRE

Émile et une nuit

Jean BARBEAU

Leméac, 1979, 99 p.

Quatrième pièce publiée par Jean Barbeau depuis un an, *Émile et une nuit* n'est pas sans rappeler par son sujet le *Zoo Story* d'Edward Albee. Avec un peu de folie et d'optimisme, Jean Barbeau raconte l'histoire d'un jeune homme dans la vingtaine, portant guitare et sac au dos, qui a décidé de se suicider en se jetant sous une rame de métro. Arrivé trop tard pour le dernier train, il passe la nuit à la station des « Quatre-Saisons », en compagnie d'un « robineux » instruit, Émile, qui y a élu domicile depuis deux ans, de la Mort, personnage un peu loufoque qu'on chasse du revers de la main et de Onil O'Neil, agent de Metro-Police qui ne veut être embêté sous aucun prétexte. Émile a une nuit pour empêcher Étienne de se suicider et comme la Schéhérazade des contes, c'est par les mots



NOUVEAUTÉS

qu'il propose à Étienne un nouvel Eldorado, loin du monde « civilisé » dans ce tunnel. Ils feront désormais équipe vers l'Ailleurs. La mort, elle, n'aura qu'à repartir, bredouille, une fois encore. Une philosophie en douce, des mots qui « revolent », un peu de magie : *Émile et une nuit*, créé au Rideau-Vert en octobre dernier, est une des bonnes pièces de Barbeau. Sans avoir l'envergure de Ben-Ur ou de *Citrouille*, elle reste bien construite, agréable et amusante.

[Lucie ROBERT]

POÉSIE

Les chants de l'épervière

Marie LABERGE

Leméac, Montréal, 1979, 141 p.

L'épervier est un oiseau rapace mais l'épervière, une plante herbacée très commune, à fleurs jaunes. Et le Larousse d'ajouter que cette plante doit son nom à l'épervier qui s'en nourrissait pour fortifier sa vue. Voilà une belle symbolique ! Le chant, ou plutôt les sept chants du recueil de Marie Laberge ont cette acuité de vision pour scruter le tout en soi-même, « le monde et ses soleils / le monde et ses merveilles / avec le poids du temps ». Et l'épervière devient femme et féline, davantage nouvelle à force de remonter « à rebours de son âge », femme de salut à sauver toutes choses contre les éperviers de cette civilisation qui font les enfants déjà vieux. Marie Laberge qui est aussi peintre dédouble son texte de nombreuses pages dessinées, faisant fleurir son univers de tendresse. Son beau recueil constitue un magnifique chant d'espérance, épervière « miracle du vide ».

[André GAULIN]

Peinture aveugle

Robert MÉLANÇON

VLB, Montréal, 1979, 88 p.

Second recueil de poésies de Robert Mélançon, *Peinture aveugle* est une œuvre majeure dans la poésie québécoise. Déjà, l'illustration de la couverture, dessinée par l'auteur, témoigne de cette poésie faite de signes multiples subordonnés à une recherche formelle et thématique des plus singulières. Ainsi, le poète exprime par intermittence diverses perceptions d'un même thème ; cette récurrence décrit une fonction sémiotique

dont l'axe principal est le rapport de l'Homme avec le Réel. Poésie sensuelle où domine la présence de la nature, elle-même marquée du cycle des saisons, par laquelle s'envisagent toutes relations avec les êtres, les choses et la littérature.

Peinture aveugle, c'est soixante-dix-sept tableaux d'un lyrisme impressionniste où le « je » dominant s'établit au centre de l'univers et assume sa transcendance. Les images foisonnent, créent l'instant privilégié du poème, se fractionnent et renvoient aux sens possibles du mot. Par l'utilisation abondante du rejet, le vers se compose sur plusieurs lignes alors que se déchiffre une véritable « sémantique du discontinu ».

Le poète célèbre la magnificence de cette réalité qui lui offre toute la richesse de son verbe et de son inspiration.

[Roger CHAMBERLAND]

DIVERS

Le Québec

Pierre GEORGE

P.U.F. Coll. *Que sais-je ?*, 1979, 127 p.

Le livre de Pierre George, même s'il fournit de nombreux renseignements fort utiles sur le Québec, reste décevant. On garde, après lecture, l'impression que la volonté d'émancipation du Québec n'est qu'un vague rêve romantique. L'auteur pose bien, au chapitre deux, la question du Québec : « Un peuple, une nation ? » mais truffe son livre constamment du mot « province », là où souvent le mot neutre de Québec aurait suffi. On finit même par croire que l'auteur subit la séduction « américaine » qui suinte dans son texte : pour lui, d'ailleurs, il semble que francité au Québec soit antinomique d'américanité pour le même pays. Bref, le livre déçoit parce qu'il oublie des éléments importants de l'analyse historique québécoise, par exemple : l'aspect socialisant du Québec des Patriotes, la scolarisation fondamentale de la Révolution tranquille, le rôle majeur du R.I.N. (même pas cité) dans la formation du Parti québécois, etc. De plus, un certain nombre d'inexactitudes irrecevables dans un livre de ce calibre (sur la vie littéraire surtout) déçoivent et portent à croire qu'un seul homme ne peut convenablement « ramasser » en quelque cent pages la question de trois siècles et demi d'un pays. Ce livre ne contribuera certes pas à faire comprendre l'enjeu québécois et canadien.

[André GAULIN]

L'Église et le Théâtre au Québec

Jean LAFLAMME et Rémi TOURANGEAU

Fides, 1979, 356 p.

L'objectif de cet ouvrage est de faire l'histoire des rapports entre ces deux institutions « apparemment irréconciliables » (p. 41) que sont l'Église et le théâtre. Il aurait pu s'intituler avec plus de vérité « L'Église face au théâtre », car il s'agit d'un inventaire, assez exhaustif, semble-t-il, des nombreux documents ecclésiastiques où les évêques de Québec, de Montréal et, plus récemment, d'autres diocèses, ont pris position face au théâtre : ordonnances, mandements, lettres circulaires et lettres pastorales. Par ricochet, ou par repoussoir, dans le miroir de la prohibition, on y décèle l'évolution de la vie théâtrale au Québec. L'éteignoir était puissant et le moins qu'on puisse dire, en lisant les interventions des Saint-Vallier, Plessis, Bourget, Fabre, Bruchési, Bégin et Taschereau, c'est que notre sainte mère l'Église n'a donné aucune chance au méchant père théâtre. Les coups de crosse furent nombreux, qui empêchèrent l'éclosion d'une véritable vie théâtrale, qu'on fait ici coïncider, ironie ou opportunisme, avec la tenue du concile Vatican II.

Si les termes « rigorisme, conservatisme et moralisme » semblent assez exacts, malgré leur recouplement, pour désigner les attitudes globales de l'Église au cours des trois périodes délimitées (1606-1836, 1836-1896 et 1896-1962), les titres des six chapitres évoquent avec plus de précision les heurts, les querelles, les luttes, les défis, les affrontements, les batailles qui eurent lieu ici pendant trois siècles entre l'Église et le théâtre, jusqu'à l'essoufflement et la conversion de l'Église à la tolérance au cours de l'époque contemporaine. Seules les dates charnières auraient pu changer, mais pas nécessairement avec profit. L'époque d'un Mgr Bourget (1836-1876), par exemple, méritait de constituer un chapitre, comme telle, et c'est ce qu'on en a fait. Rien à redire sur l'appareil scientifique (bibliographie, sources, sigles, etc.) qui accompagne l'ouvrage.

La plus grande réserve qu'on puisse formuler à l'égard de ce volume réside dans le fait que les deux auteurs, malgré leur objectivité, adoptent à plusieurs reprises le regard et le langage de l'Église elle-même à l'égard du monde et des réalités mondaines qui nourrissent le théâtre, notamment dans les considérations sur l'adultère qui est le

NOUVEAUTÉS

